

PRESSES
UNIVERSITAIRES
DE FRANCE

Emmanuèle Baumgartner

**Chrétien de Troyes :
«Le Conte du Graal»**

024450746

820

ÉTUDES LITTÉRAIRES

CHRÉTIEN DE TROYES

Le Conte du Graal

12112

PAR EMMANUËLE BAUMGARTNER

54441
0001 20 10 - 10

Introduction de l'éditeur, 7. — Sommaire, 9. — Troisième partie, 11. —
 I. — Le Conte du Graal, 11. — L'œuvre et le langage, 12. — Structure
 dialogique, 13. —
 La culture et le geste, 15. —
 Le héros et le chevalier, 16. — Toute la culture de
 l'époque, 17. — La culture et l'époque, 18. — Une très ancienne
 culture, 19. —
 L'art de la culture, 20. —
 « Tel est qui se chevalier fait », 21. — Toute terre et à l'œuvre,
 22. — Le chevalier et le cheval, 23. — L'œuvre et le cheval, 24. —
 L'œuvre et le cheval, 25. — « Tel est qui se chevalier fait », 26. —
 « Tel est qui se chevalier fait », 27. — « Tel est qui se chevalier fait », 28.

115. Réception académique et fonction de l'œuvre
 120. Texte commenté : « La culture et le geste »
 123. Bibliographie



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

84
1999
64023

ÉTUDES LITTÉRAIRES

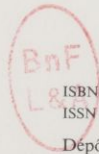
Collection dirigée par
Jean-Pierre de Beaumarchais
et Daniel Couty

CHRÉTIEN DE TROYES

Le Conte du Graal

PAR EMMANUELE BAUMGARTNER

DL-01 04 1999 14444



ISBN 2 13 049993 7
ISSN 0764-1621

Dépôt légal — 1^{re} édition : 1999, mars

© Presses Universitaires de France, 1999
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

Sommaire

5 Introduction

7 Contextes

Le texte dans les manuscrits, 7 – Le clerc et son mécène, 9 – *Le Conte du Graal* : la dernière œuvre de Chrétien, 12 – Le titre, 15 – Le prologue, 16.

21 Analyse

35 Texte

Voies alternées, 35

Problèmes de structures, 35 – Chronologies, 40 – Trajets, 43 – Points de vue, 46 – L'ombre et la lumière, 52 – Discours, dialogues, silences, 54.

La violence et la pitié, 59

La femme et la violence, 59 – Toute la violence du monde, 64 – Un monde à l'envers, 68 – Une très ancienne violence, 74 – Blanchefleur, 78.

L'exil ou le royaume, 80

« Del roi qui les chevaliers fet », 80 – « Tenir terre » à Beaurepaire, 86 – De Beaurepaire au château des reines, 90 – Question : le graal ou la lance ?, 94 – « Et cil qui son non ne savoit », 109.

115 Réception médiévale et fortune de l'œuvre

120 Texte commenté : « La rencontre avec la cousine »

123 Bibliographie

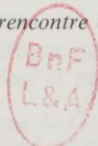


Table des matières
Table of contents
Table of contents
Table of contents

2 Introduction

7 Contextes

Le texte dans les manuscrits 7 - Le titre et son rôle 7 -
 Le Centre de l'écrit, la distance entre le Centre 11 - La
 page 11 - La page 15

21 Analyse

32 Texte

Voies alternatives 32

Problèmes de structure 32 - Chronologie 40 - Texte 43
 - Point de vue 45 - L'écrit et la lecture 51 - L'écrit
 dialogique 54

La violence et la page 59

La forme et la violence 59 - Toute la violence du
 monde 64 - Les mots à l'écart 65 - Les très anciens
 textes 74 - Bachelard 78

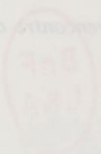
L'écrit ou le langage 80

« De quel côté du chevalier lit » 80 - « Tout écrit » à Paris
 80 - De l'écrit ou de l'écrit 80 -
 Questions de quel ou la page 84 - « Il n'y a pas de
 page » 88

112 Réceptions multiples et formes de l'écrit

120 Texte commenté : « Les rencontres avec le lecteur »

123 Bibliographie



01-01061000 14444

1991
 1992
 1993
 1994
 1995
 1996
 1997
 1998
 1999
 2000
 2001
 2002
 2003
 2004
 2005
 2006
 2007
 2008
 2009
 2010
 2011
 2012
 2013
 2014
 2015
 2016
 2017
 2018
 2019
 2020
 2021
 2022
 2023
 2024
 2025

Introduction

Et quant la reïne la voit,
Si li demande qu'elle avoit...

Ainsi s'interrompt, sur ces vers de transition, la dernière œuvre de Chrétien de Troyes, *Le Conte du Graal*¹.

Comme *Le Château* de Kafka, le récit est inachevé. Le lecteur ne retrouvera jamais, sur les pas du héros, le chemin du château pour qu'y soient posées les questions attendues. Pourquoi la lance saigne-t-elle ? A qui fait-on le service du graal ? Selon toute vraisemblance, cet inachèvement n'a pas été prémédité. La mort, comme le déclare l'un des « continueurs » de Chrétien, Gerbert de Montreuil, a empêché l'écrivain de mener à bien son projet : offrir à son mécène, Philippe d'Alsace, le « meilleur conte qui soit conté en cour royale » (v. 61-68).

Cet inachèvement, qui laisse à jamais en suspens de nombreuses énigmes, a été dans une large mesure très bénéfique. Il a ouvert la voie, dès la fin du XII^e siècle, à l'imposant ensemble des *Continuations* en vers, qui se situent dans la trace directe de l'œuvre, et à l'ensemble beaucoup plus complexe des romans en prose du Graal, et notamment du Cycle du *Lancelot-Graal*, qui reprennent et mènent diversement à son terme la quête d'un graal définitivement devenu le saint Graal. Très intéressants en eux-mêmes, ces textes ont été cependant beaucoup trop utilisés par la critique pour décrypter rétrospectivement *Le Conte du Graal* et pour lui imposer, sans

1. Notre texte de référence est pour *Le Conte du Graal* : Chrétien de Troyes, *Perceval ou Le Conte du Graal*, traduction inédite et présentation de Jean Dufournet, Paris, GF-Flammarion, 1997, qui reproduit le texte de l'édition A. Hilka (Halle, 1992). Les autres romans de Chrétien sont cités d'après Chrétien de Troyes, *Romans*, La Pochothèque, Le livre de Poche, 1994.

trop de précautions, une lecture chrétienne, voire mystique, qui a été, faute de mieux sans doute, celle de la plupart des continuateurs, mais qui n'est que tardivement suggérée dans le texte de Chrétien.

Comme il l'a fait dans ses autres romans, Chrétien n'a pas inventé les scénarios et les motifs qui sous-tendent son récit et en particulier le motif du graal. Il a dû s'appuyer sur des contes et traditions celtiques, croisés, le cas échéant, avec des traditions folkloriques de provenance autre¹. On dirait même que, dans cet ultime roman, et surtout dans les aventures de Gauvain, l'écrivain s'est laissé davantage séduire par l'étrangeté des motifs issus de ces traditions, qu'il en a gardé le merveilleux à l'état brut, ou presque. Les « éléments celtiques de la légende du graal », pour reprendre le titre d'un article de 1949 de J. Vendryes², qui relèvent plus largement du folklore et de l'univers du conte merveilleux, ceux qui entrent peut-être en « correspondance » avec des traditions orientales ou qui supposent des sources plus ou moins savantes, ont été longuement examinés par la critique tout au long du xx^e siècle. Plutôt que de reprendre dans le détail les discussions épineuses dont ces sources réelles ou supposées ont fait l'objet et d'interroger encore un substrat celtique qui semble avoir révélé tout ce qu'il peut révéler, il paraît désormais plus sage d'en questionner l'usage, de lire le texte tel qu'en lui-même, en essayant de retrouver à la fois la naïveté de Perceval, lorsqu'il se heurte sans précaution à un monde pour lui tout neuf et pourtant déjà si codé, l'univers fictionnel d'Arthur et de ses chevaliers, et la perplexité inquiète de Gauvain, plus insidieusement confronté à un monde au féminin, situé au-delà de bornes qu'il n'avait pas encore osé franchir.

1. Voir sur ce point P. Le Rider, *Le Chevalier dans Le Conte du Graal*, ouvr. cité, notamment p. 17-68.

2. *Études celtiques*, t. V, 1949, p. 1-50.

Contextes

Le texte dans les manuscrits

Le Conte du Graal a été conservé dans quinze manuscrits. Onze datent du XIII^e siècle et quatre du XIV^e siècle¹. Le nombre proportionnellement élevé de manuscrits conservés – il reste trois manuscrits complets et cinq fragmentaires du *Chevalier de la Charrette*, neuf du *Chevalier au Lion* – témoigne du succès d'abord remporté par le texte. La rareté des manuscrits du XIV^e siècle, l'absence de manuscrits après ce siècle (on signalera une mise en prose du texte, imprimée en 1530) montrent aussi que ce succès n'a pas été de très longue durée. Les lecteurs de la seconde moitié du Moyen Âge ont très nettement préféré aux romans en vers les romans arthuriens en prose composés à partir du XIII^e siècle. Deux recueils manuscrits seulement associent *Le Conte du Graal* aux autres romans de Chrétien : le ms. BNF 794 (A), copie dite de Guiot (un copiste installé à Provins selon l'explicit du *Chevalier au Lion*), qui a servi de base à l'édition des romans de Chrétien dans les *Classiques français du Moyen Âge*, et le ms. BNF 1450, qui enchâsse les romans de Chrétien entre les romans de *Troie* et de *l'Énéas* et le *Brut* de Wace comme pour recréer d'ensemble le passé de la Grande-Bretagne, des mythiques origines troyennes à la colonisation de l'île par Brutus et à l'histoire du règne d'Arthur,

1. Pour une étude d'ensemble des manuscrits et de leur programme iconographique, voir *Les Manuscrits de Chrétien de Troyes*, éd. par K. Busby, T. Nixon, A. Stones et L. Walters, 2 vol., Rodopi, 1993. Voir aussi, pour la description des manuscrits du *Conte du Graal* et une bibliographie détaillée, l'édition K. Busby du *Conte du Graal*, éd. citée, p. IX-XL.

apogée de la civilisation bretonne. Curieusement, dans ce manuscrit, qui ne respecte pas l'ordre chronologique de composition des œuvres, *Le Conte du Graal*, prolongé par la *Première Continuation*, est copié entre *Érec et Énide*, premier roman arthurien de Chrétien, et *Cligès*, lui-même suivi par *Yvain et Lancelot*.

Rarement transmis comme texte isolé (dans quatre manuscrits), *Le Conte du Graal* est en revanche associé dans douze manuscrits à une, à plusieurs ou à l'ensemble des *Continuations*. Il peut être alors désigné dans les explicites des copistes comme *Perceval le viel* (BNF 794), par opposition aux œuvres plus récentes que sont donc les *Continuations*, ou encore comme *li romanz de Perceval* (par ex. dans un manuscrit du XIV^e siècle, Berne, Bibl. de la Ville, 354). La fréquence de l'association avec les *Continuations* donne une précieuse information sur la réception de l'œuvre, sur l'espèce de nécessité qu'ont ressentie très tôt et les auteurs et les copistes à donner une suite, et mieux encore une suite et fin, au « conte » de Chrétien, l'entreprise de Godefroi de Lagni, achevant *Le Chevalier de la Charrette* en plein accord, précise-t-il, avec Chrétien, ayant pu servir de modèle et de justification.

Cinq seulement parmi ces manuscrits sont illustrés. Qui plus est, dans les folios consacrés au *Conte du Graal*, l'illustration est extrêmement parcimonieuse en ce qui concerne les épisodes mettant en scène le graal et la lance qui saigne¹, comme si la nouveauté du motif avait pris de court des enlumineurs d'abord incapables d'inventer une illustration appropriée. Sans entrer dans le détail de la réception du texte du *Conte du Graal* par l'image, précisons que le seul épisode concernant le graal

1. Voir E. Baumgartner, « Les scènes du Graal et leur illustration », dans *Les Manuscrits de Chrétien de Troyes*, ouvr. cité, p. 489-503.

illustré avec fréquence est l'épisode du Vendredi saint (rencontre de Perceval avec les chevaliers ou Perceval et l'ermite) et que la scène clé du cortège de la lance et du graal n'est illustrée, et déjà dans une perspective christianisée (les rubriques parlent du « saint Graal »), que dans le manuscrit de Montpellier (M) et dans le manuscrit BNF 12577 (U).

Le clerc et son mécène

Composée entre 1181 et 1191, la dernière œuvre de Chrétien a été écrite, selon le prologue, à la demande du comte de Flandre et de Hainaut, Philippe d'Alsace (1141-1191). Chrétien a pu, nous n'en avons aucune preuve, en fréquenter la cour ou aussi bien rencontrer son dernier mécène à la cour de Marie de Champagne pour qui il avait écrit *Le Chevalier de la Charrette*. Philippe était en effet venu à Troyes en 1182 pour demander la comtesse en mariage après la mort, en 1181, de Henri de Champagne. Philippe d'Alsace, qui fit beaucoup pour l'expansion de son comté de Flandre, joua aussi un rôle politique important à la cour de France sous Louis VII et il fut chargé en 1179 par le roi, malade, d'aider dans sa tâche le futur Philippe Auguste, qui devint roi en 1180. Lors de la cérémonie du sacre, c'est lui qui porta l'épée royale. Mais les relations se détériorèrent assez vite entre le jeune roi et un « tuteur » à la fois désireux d'exercer sa domination sur le royaume de France et de préserver la souveraineté de son comté¹. Étant donné le rôle qu'a joué un temps le comte de Flandre auprès du jeune roi, on a

1. Voir par exemple J. Frappier, *Chrétien de Troyes et le mythe du Graal*, ouvr. cité, p. 49-51 et Th. de Hemptinne, « Aspects des relations de Philippe Auguste avec la Flandre au temps de Philippe d'Alsace », dans *La France de Philippe Auguste. Le Temps des mutations* (sous la dir. de R.-H. Bautier), Paris, Éd. du CNRS, 1982, p. 255-262.

parfois vu dans *Le Conte du Graal* une commande de Philippe d'Alsace, destinant à Philippe Auguste un roman qui peut aussi se lire, dit-on, comme un manuel d'éducation chevaleresque, une sorte de « miroir du prince »¹. On imagine mal cependant comment le futur Philippe Auguste, préparé dès l'enfance à son rôle de roi, aurait pu se reconnaître sous les traits si rudes du jeune Perceval.

Chez les comtes de Flandre, l'entreprise de croisade était de tradition. Le père de Philippe, Thibaut d'Alsace, fit quatre fois le voyage d'outre-mer à partir de 1139, participa, en 1148, à la seconde croisade et rapporta de Terre sainte à Bruges (en 1150) quelques gouttes du sang du Christ recueilli, selon les légendes apocryphes, par Joseph d'Arimatee lors de la Passion. Quant à Philippe d'Alsace, qui fit un premier voyage en 1177 à Saint-Jean d'Acre, il participa à la troisième croisade et y mourut, au cours du siège de Saint-Jean d'Acre, le 1^{er} juin 1191. Ce sont les continuateurs de Chrétien qui ont fait le lien entre le vase qui aurait recueilli le sang du Christ sur la croix et le graal devenu le saint Graal. Ce sont eux qui ont assimilé la lance qui saigne à la Sainte-Lance, avec laquelle Longin, le centurion aveugle, a percé le flanc du Christ sur la croix. Tout laisse cependant supposer que Chrétien a lui aussi connu ces traditions apocryphes, fort répandues à son époque, et que son premier public non plus ne pouvait les ignorer. Reste qu'il n'est jamais fait, au cours du récit, d'assimilation explicite entre ces reliques et les objets que découvre Perceval au château du Roi Pêcheur².

1. Voir par exemple R. Lejeune, « La date du roman de *Jaufré* », dans *Le Moyen Age*, t. 54 (1948), p. 257-295, et « A propos de la datation de *Jaufré* : le roman de *Jaufré* source de Chrétien de Troyes », dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, t. 31 (1953), p. 717-747.

2. Sur la superposition que pouvait faire le public entre la Sainte-Lance et la Lance qui saigne, voir P. Le Rider, *ouvr. cité*, p. 305-306.

Nous ne savons rien sur le « livre » que, selon le v. 67 du prologue, Philippe d'Alsace a donné à Chrétien. On peut même douter, comme le suggère Daniel Poirion¹, de son existence : se réclamer de l'autorité d'une source livresque, en latin, comme le suppose le terme de « livre », est, surtout à partir du XIII^e siècle d'ailleurs, une pratique assez répandue chez les écrivains. Chrétien en avait déjà fait usage dans le prologue de *Cligès*. Mais on voit mal comment, s'adressant à son patron, le clerc se prévaudrait dans son prologue du don d'un livre fantôme. Mieux vaut donc en admettre la réalité et se livrer à quelques fragiles hypothèses sur son contenu. Selon Jean Frappier, « il y a des chances pour que ce *livre* ait contenu, déjà réunis, le thème du *nice* [niais] et celui du Graal »². On pourrait aussi suggérer que ce livre qui « conte du graal » selon le v. 66, était peut-être un de ces nombreux textes relatant l'origine, l'histoire, la translation d'une relique, en ce cas une pseudo-relique, de la Passion. Rien n'interdit non plus de penser qu'avec cet art de l'estompe et du brouillage dont il est coutumier, Chrétien a habilement donné à cet objet venu d'ailleurs un statut hésitant entre le sacré et le merveilleux, l'ambiguïté ainsi acquise lui permettant d'en lier les mystères à l'univers fictionnel d'Arthur et de ses chevaliers et à une réflexion autre sur la fonction et le devenir de la classe chevaleresque.

Comme l'a également remarqué Jean Frappier³, le personnage de Perceval et son origine étaient connus de Chrétien avant *Le Conte du Graal* : l'écrivain cite *Percevaux li Galois* au vers 1522 d'*Érec et Énide* et, dans *Cligès* (v. 4762 et s.), le chevalier, qualifié de « guerrier de grand renom », affronte le héros au cours du tournoi d'Oxford,

1. Éd. citée p. 1300.

2. *Chrétien de Troyes et le mythe du Graal*, ouvr. cité, p. 59.

3. *Ibid.*, p. 53.

des reliques – graal et lance du moins –, liées à la Passion du Christ.

Seule la *Troisième Continuation*, attribuée à Manessier, mène à son terme le triple parcours du livre, achevé, du héros, devenu roi du graal, puis ermite, qui meurt dans la contemplation extatique des reliques, le graal et la lance disparaissant dans l'au-delà au moment où meurt Perceval.

Perceval ou Galaad

Perceval reste au XIII^e siècle l'élu de la quête dans un cycle en prose mis sous l'autorité de Robert de Boron et dont la dernière partie, le *Perceval* en prose, retrace à son tour, selon un scénario bien établi, la mort du héros, la disparition du saint Graal et la fin du monde arthurien. Sous le nom de *Perlesvaus*, celui qui a perdu les « vaux », son héritage, il est aussi le héros principal de ce roman en prose touffu, parcouru par l'esprit de la croisade, et qui présente un étrange alliage de violence et mysticisme. Mais dans le cycle du *Lancelot-Graal*, histoire totale du monde arthurien et du parcours terrestre du saint Graal, l'élu de *La Queste del saint Graal* est désormais Galaad, le fils de Lancelot et de la fille du Roi Pêcheur. Perceval, qui se caractérise là encore par sa persistance naïveté, n'occupe plus que le second rang dans la trilogie des élus.

Dès Robert de Boron, dont le texte emprunte beaucoup à la symbolique chrétienne tout en marquant soigneusement ses distances, le graal était devenu un signe, une « sanblance », forcément imparfaite, des mystères divins. Avec *La Queste del saint Graal*, il est définitivement la pseudo-relique engendrée par la fiction qui permet à ceux qui en retracent l'histoire et le parcours de penser le sacré. Du texte de Robert de Boron à *La Queste*, le motif du graal acquiert ainsi son statut de mythe du savoir, de la quête d'une vérité qui, à cette date, ne peut encore se dévoiler que dans les certitudes du dogme chrétien et à celui qui s'est engagé corps et âme dans la plus haute aventure offerte à l'être humain.

Pour renouveler le motif usé des questions à poser, les *Continuations* du *Conte du Graal* avaient en quelque sorte déplacé le questionnement. Le héros ne doit plus demander à qui l'on fait le service du graal, la réponse est trop connue, mais à quoi il sert, quelle question il pose à ceux à qui il est donné de le contempler. L'auteur anonyme de *La Queste del saint Graal* a procédé à un déplacement encore plus radical. Tout au long du récit, le saint Vase ne cesse de se manifester aux chevaliers arthuriens partis à sa recherche. L'aventure ne consiste donc plus à le trouver, mais à en pénétrer les secrets, à assister aux diverses liturgies dont il est le lieu et qui dévoilent de plus en plus distinctement aux trois élus, Galaad, Perceval et Bohort, les mystères fondateurs de la foi. Seul Galaad cependant, au moment même où il en meurt, atteint à la vision totale, à la *veraie semblance*, et contemple, sans pouvoir révéler ce qui reste du domaine de l'ineffable, *l'acomençaille*, le mystère de l'origine.

Peut-être est-on alors plus proche qu'il n'y paraît du roman de Chrétien, si du moins on veut bien voir dans *Le Conte du Graal* non seulement la dimension morale, l'appel à une chevalerie rénovée, mais aussi une réflexion sur la force d'un questionnement, d'un désir de savoir qui décide de l'accès de l'être à la juste connaissance de soi et de sa mission au monde.

De Perceval le « nice » à Parsifal le pur

Si, dans l'imaginaire moderne, Perceval est finalement resté l'élu de la quête du graal et a évincé Galaad le vierge, le chevalier parfait bardé de certitudes, il le doit en tout premier lieu à l'opéra de Richard Wagner, à l'intérêt qu'il a porté au mythe du Graal et d'une manière plus générale aux légendes médiévales. Pour composer *Parsifal*, Wagner a lu et utilisé le *Parsival* de Wolfram von Eschenbach, qui a lui-même adapté au tout début du XIII^e siècle et en vingt-cinq mille vers environ le roman de Chrétien de Troyes, mais en y apportant d'importantes modifications. Le graal, dans son récit, devient

une pierre sacrée qu'il nomme de manière étrange *lapsit exilis* et l'hostie qui y est déposée chaque Vendredi saint procure aux chevaliers du Graal tout ce qu'ils désirent. De sa source, Wolfram a gardé la donnée initiale, le motif de l'enfance sauvage. Son héros devient peu à peu un chevalier arthurien accompli et l'époux comblé de la reine Condwiramurs. Sans doute échoue-t-il à guérir le roi du Graal, Anfortas, lors de sa première visite au château, mais, guidé par l'ermite Trevrizent, son oncle et le frère d'Anfortas, il réussit finalement l'épreuve et devient à son tour le roi du Graal et le maître absolu de cette communauté de chevaliers, qui image dans la fiction l'ordre des Templiers, et qui est chargée de protéger l'univers du saint Graal et d'en défendre les valeurs politiques et religieuses.

Wagner a beaucoup condensé et simplifié le roman de Wolfram¹ et il a notamment supprimé le motif de la question à poser. Retrouvant en revanche par-delà les siècles la voie ouverte par Chrétien, il n'a pas accordé à son héros, au « chaste fol », la connaissance intellectuelle du mystère du Graal, mais l'élan, le désir de s'identifier dans la pitié à la souffrance de l'autre, du Roi Pêcheur Anfortas, « la force suprême de la pitié » (*das Mitleids höchste Kraft*) se confondant alors avec « le pouvoir de la connaissance la plus pure » (*reinsten Wissens Macht*).

On peut estimer qu'en restant aussi fidèle que possible au texte de Chrétien², le *Perceval le Gallois*, le film d'Éric Rohmer (1979), a redonné au *Conte du Graal* une audience qu'il avait perdue et a restitué dans sa forme première une histoire que le public contemporain ne connaît plus guère qu'à travers l'opéra de Wagner. Il en va de même, au reste, pour *Tristan...* Mais peut-être préférera-t-on aux charmes retrouvés de la vision moyenâgeuse de Rohmer et de sa naïveté appliquée, le détournement concerté auquel se livre Julien Gracq dans le *Roi Pêcheur* (1948), cette réécriture du *Parsifal* où Anfortas

1. Voir notamment sur ce point l'article de C. Lévi-Strauss cité *supra*, n. 1, p. 100.

2. Voir le n° 221 de *L'Avant-scène cinéma* (février 1979) consacré à *Perceval le Gallois*.

s'adjuge la place centrale¹. Le motif de la quête impossible parcourt l'ensemble de l'œuvre romanesque de Gracq. Il s'exprime en clair dans ce texte circulaire, dont Perceval le simple, guidé il est vrai par Anfortas, s'échappe sans céder à la tentation de sceller son destin, gardant intacts les forces vives de son désir.

1. Voir l'Avant-Propos à la pièce dans Julien Gracq, *Le Roi Pêcheur*, José Corti, 1948.

*Texte commenté :**« La rencontre avec la cousine »**(v. 3547-3611 de l'édition GF-Flammarion)*

Lorsque Perceval aperçoit sous un chêne une jeune femme (sa cousine germaine, apprendra-t-il) qui se lamente sur le corps d'un chevalier décapité, il n'a pas encore compris qu'il a raté la veille, au château du Roi Pêcheur, l'épreuve qui lui était destinée. Le confirme la manière pleine de franchise et de spontanéité avec laquelle il répond au questionnement de la jeune femme tout en lui détaillant avec exactitude ce qu'il a « vu », mot clé du passage, cette scène dont il a été le spectateur très attentif, mais muet.

L'essentiel du passage consiste en effet en un dialogue très serré, dirigé par la cousine, et qui témoigne déjà de la dextérité de Chrétien à rendre, dans la brisure systématique de l'octosyllabe alliée aux enjambements, le jeu des questions et des réponses, la brisure du vers allant crescendo dans les vers 3556-3572, lorsque le questionnement porte de manière décisive sur le graal. Fragmenté, éclaté, au rythme de l'impatience croissante de la jeune femme, ce dialogue n'en est pas moins fermement structuré : l'évocation de la lance (v. 3547-3553), puis du graal et du tailloir (v. 3556-3569) se conclut sur une double adresse et une condamnation renouvelée du silence du héros, aux v. 3554-3555, puis au v. 3571. Soulignée par une double indication, gestuelle (v. 3579) et affective (v. 3580), l'attitude de la jeune femme change alors de nature. Le bref échange (partie au discours direct, partie au discours indirect, comme si l'énoncé n'était que partiellement assumé par le héros) amenant la révélation du nom (v. 3572-3575), s'efface devant le commentaire redondant du narrateur, jetant lourdement dans la balance le poids de son savoir (v. 3576-3577). Un savoir aussitôt contesté par la jeune femme qui, substituant sa vérité, son autorité, ses connaissances à celles du narrateur, déroule dans une longue plainte la

litanie des catastrophes à venir, des fautes passées et des deuils bien présents.

Au lecteur, le dialogue initial, le déroulement du cortège très précisément restitué par le jeune homme, n'apprend pas grand-chose de neuf, sinon l'acuité ici encore du regard et de la mémoire du héros. La reprise de la description confirme aussi ce qu'il avait sans doute saisi, la simplicité provocante des questions à poser : pourquoi la lance saigne-t-elle ? où porte-t-on le graal ? Plus nettement encore, à qui, et pourquoi, selon le v. 3605 et la précision alors apportée par la cousine ? Que le silence alors observé ait été catastrophique, le lecteur, à ce stade, le sait aussi. Les interventions du narrateur aux v. 3248-3251 et 3294-3298 ont pu l'en convaincre. La cousine cependant, outre le lien familial qu'elle noue fermement avec le héros (mais comment Perceval ne l'a-t-il pas reconnue ?) et le passé qu'elle recrée soudainement, rompt avec le procédé de la « vision avec », qui a été jusqu'alors le mode ordinaire du récit, et délivre un peu en vrac toute une série d'informations. La plus surprenante sans doute est le lien quasi magique qu'elle établit (v. 3583-3592) entre les questions à poser, l'acte de langage attendu, et les conséquences du silence observé, immédiates (la guérison du roi, la restauration de sa faculté à « tenir sa terre »), et à venir, pour le héros et pour un problématique « autrui ». Ce lien, qui noue fermement la profération de la parole à l'action sur le monde, ne reçoit, ne recevra jamais la moindre explication rationnelle. Le lecteur est purement et simplement invité à admettre la dimension démiurgique ici conférée au langage.

Tout aussi énigmatique reste l'explication donnée au silence du héros. Perceval, apprenons-nous, paie de son mutisme catastrophique la douleur mortelle causée à sa mère, le péché qu'il a commis (v. 3593-3595) par son indifférence¹. Du moins franchit-on là encore une étape, que confirmera l'ermite : tout comme le langage ne peut se réduire à l'inanité du bavardage coutumier, de cet échange qu'ont pratiqué le Roi Pêcheur et son hôte en parlant *d'un et d'el* (v. 3190), le silence du héros n'est pas simplement lié à l'observance maladroite des conseils

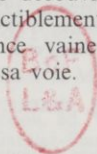
1. Sur le péché de Perceval, voir aussi *supra*, p. 97-101.

« mondains » qui lui ont été donnés. Il désigne aussi le silence obstiné, la dureté d'un cœur encore incapable de s'ouvrir à la compassion, à la douleur de l'autre, qui du moins a besoin que cet autre ne s'enferme pas lui aussi dans le silence, comme l'ont fait le Roi et les habitants du château.

Selon un procédé qui lui est familier et que l'on retrouve par exemple dans *Le Chevalier de la Charrette*, Chrétien a tu jusqu'à cette rencontre le nom de son héros. Que le jeune homme devine ce nom et l'entende aussitôt modifié, au moment précis où il doit se convaincre de sa « mescheance » (v. 3603) et attacher à ce nom des épithètes aussi disqualifiantes que *cheitis*, *maleüreus*, *mesaventureus*, est une autre source d'interrogation. Ailleurs, chez Chrétien, la découverte du nom coïncide plutôt avec une promotion du héros : Yvain devient le « chevalier au lion », le chevalier « charretté » devient Lancelot, et ce nom lui est décerné par Guenièvre elle-même. Il est également surprenant que la cousine, qui devrait en principe jouer le rôle d'adjuvant et qui le fait d'une certaine manière en apprenant au héros la mort de la mère, donc en lui permettant de continuer sans remords sa marche en avant (voire de revenir auprès de Blanchefleur), soit aussi celle qui brise net toute possibilité de réparation, d'« amendement », comme dit le texte. La modification du nom, l'échec au château du Roi Pêcheur, présenté comme irréversible dans l'accumulation des subjonctifs imparfaits, liée au rythme sans retombée positive de la déploration des vers 3583-3590, la faute, elle aussi présentée comme irréparable, et pour cause, qu'est la mort de la mère, sont autant de moyens, semble-t-il, de désespérer le héros, et que reprendra à plus grande échelle la Demoiselle hideuse. Mais à quoi bon, finalement ? Le jeune homme reste parfaitement stoïque, indifférent même. A-t-il vraiment « entendu » les paroles de la cousine, pris la juste mesure de son échec ? Rien ne l'indique dans ses réponses. Rien d'autre que de la curiosité ne se manifeste, semble-t-il, dans la demande d'informations qu'il adresse ensuite à la jeune femme sur sa mère et sur le chevalier décapité avant de reprendre seul (libéré ?), sans le moindre signe de trouble, la voie de l'aventure. Et la scène, finalement, tournerait à vide si elle n'ouvrait au lecteur des interrogations, qui n'effleurent pas encore la conscience du héros, sur un

réseau familial qu'il n'avait pas soupçonné, sur un « péché » dont il n'avait pas mesuré la portée, sur des objets dont il n'avait peut-être pas saisi, lui non plus, qu'ils invitaient à questionner le monde.

Perceval le « gallois » ou Perceval le « chétif » ? A aucun moment le texte ne décide. Par la suite, le héros décline le seul nom de Perceval. Au lecteur, comme toujours, de choisir son camp, s'il le désire. D'entériner l'échec, mais le jeune homme, indifférent aux reproches de la cousine, réagira tout autrement à la malédiction de la Demoiselle hideuse ; quitte, durant cinq ans, à se fourvoyer davantage. De croire à la réussite à venir (mais à quelle réussite ?) de celui qui, en se découvrant, en s'acceptant comme « gallois », comme irréductiblement étranger au royaume d'Arthur, lieu de l'errance vaine et de l'égarément, retrouvera peut-être sa vérité et sa voie.



Bibliographie

Pour compléter les indications bibliographiques données ci-dessous, on se reportera à :

- D. Kelly, *Chrétien de Troyes : an analytic bibliography*, Londres, Grant & Cutler, 1976.
- Bulletin bibliographique de la Société internationale arthurienne* (publication annuelle depuis 1949).
- R. Bossuat, *Manuel bibliographique de la littérature française du Moyen Âge*, Melun, 1951 ; *Supplément (1949-1953)*, Paris, 1955 ; *Second Supplément (1954-1960)* ; *Troisième Supplément (1960-1980)* par F. Viellard et J. Monfrin, t. 1, 1986, t. 2, 1991, Paris, Éd. du CNRS.

ÉDITIONS, TRADUCTIONS, CONCORDANCIERS, MANUSCRITS

Quelques éditions et traductions du « Conte du Graal » :

- A. Hilka, *Der Percevalroman (Li Contes del Graal)*, Halle, Niemeyer, 1932 ; W. Roach, *Le Roman de Perceval ou Le Conte du Graal*, Genève, Droz et Paris, Minard, 1956, 2^e éd., 1959 (publié d'après le ms. BNF 12576) ; F. Lecoy, *Le Conte du Graal (Perceval)*, 2 vol., Paris, Champion, 1972-1975, Classiques français du Moyen Âge (édité d'après la copie de Guiot, ms. BNF 794) ; Ch. Méla, *Le Conte du Graal*, Paris, Le Livre de Poche (« Lettres gothiques »), 1990 (éd. du ms. 354 de Berne, trad. critique, présentation et notes) ; K. Busby, *Le Roman de Perceval ou Le Conte du Graal, édition critique d'après tous les manuscrits*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1993 ; D. Poirion, *Perceval ou Le Conte du Graal* dans *Chrétien de Troyes, Œuvres complètes*, Paris, Gallimard (« Bibliothèque de la Pléiade »), 1994 (éd. d'après le ms. BNF 794) ; J. Dufournet, *Perceval ou Le Conte du Graal*, trad. inédite et présentation, Paris, GF-Flammarion, 1997 (texte de l'édition A. Hilka), notre édition et traduction de référence.
- Outre les traductions données dans les éditions bilingues de Charles Méla, Daniel Poirion et Jean Dufournet, on pourra consulter la traduction de Lucien Foulet (Paris, 1947), notamment réimprimée dans *La Légende arthurienne*, ouvr. cité, et celle de Jacques Ribard, Paris, Champion, 1979 (Trad. des Classiques français du Moyen Âge).
- Autres romans de Chrétien de Troyes* (éd. bilingues) : *Chrétien de Troyes, Romans*, La Pochothèque, 1994, (notre édition de référence) et *Chrétien de Troyes, Œuvres complètes*, sous la direction de D. Poirion, Gallimard (« Bibliothèque de la Pléiade »), 1994.

Autour du « Conte du Graal ». Parmi les très nombreuses œuvres médiévales qui continuent *Le Conte du Graal* ou en ont subi plus ou moins directement l'influence, on citera plus spécialement :

Les deux pseudo-prologues au *Conte du Graal*, l'*Élucidation*, éd. A. W. Thompson, New York, 1931 et le *Bliocadran*, éd. L. D. Wolfgang, Tübingen, 1976.

Le conte gallois de *Peredur*, trad. Pierre-Yves Lambert dans *Les Quatre Livres du Mabinogi et Autres Contes gallois*, Paris, Gallimard, 1993.

Wolfram von Eschenbach, *Parzifal*, éd. G. Weber, Darmstadt, 1963 ; trad. franç. E. Tonnelat, Paris, 2 vol., 1934 ; trad. partielle D. Buschinger, W. Spiewok et J.-M. Pastré, Paris, 1989 (« 10/18 »).

The Continuations of the Old French Perceval of Chrétien de Troyes, éd. W. Roach, Philadelphie, *Première Continuation*, vol. 1-3 (1949-1955) ; *Deuxième Continuation*, vol. 4 (1971) ; *Troisième Continuation* (de Manessier), vol. 5, 1983. Voir également *Première Continuation*, éd. W. Roach, trad. C. Van Coolput, Le Livre de Poche (« Lettres gothiques »), 1993.

Continuation de Gerbert de Montreuil, éd. M. Williams et M. Oswald, 3 vol., Paris, Champion, 1922-1925 et 1975.

Le Roman de l'Estoire dou Graal de Robert de Boron, éd. W. Nitze, Paris, Champion, 1971 ; trad. A. Micha, Paris, Garnier-Flammarion, 1995.

Li Haut Livre du Graal : Perlesvaus, éd. W. A. Nitze et T. A. Jenkins, Chicago, University of Chicago Press, 2 vol., 1932-1937 ; trad. partielle par C. Marchello-Nizia dans *La Légende arthurienne*, ouvr. cité.

Merlin en prose, éd. A. Micha, Genève, Droz, 1979 ; trad. E. Baumgartner, Stock, 1981.

Perceval en prose, éd. W. Roach, Philadelphie, 1941 ; trad. E. Baumgartner dans *La Légende arthurienne*, ouvr. cité.

Lancelot en prose, éd. A. Micha, Genève, Droz, 9 vol., 1978-1983 ; trad. d'extraits par A. Micha, *Lancelot, roman du XIII^e siècle*, 2 vol., « 10/18 », 1983-1984.

La Queste del saint Graal, éd. A. Pauphilet, Paris, Champion, 1924 ; trad. E. Baumgartner, *ibid.* 1979.

La Mort le roi Artu, éd. J. Frappier, Genève, Droz, 1956 ; trad. M.-L. Ollier, Paris, « 10/18 », 1992 et M. Santucci, Paris, Champion, 1991.

Voir également les textes traduits dans *La Légende arthurienne, le Graal et la Table ronde*, sous la dir. de D. Régnier-Bohler, Paris, Laffont (« Bouquins »), 1989.

Concordanciers : G. Andrieu et J. Piolle, *Concordancier complet des formes graphiques occurrentes du « Perceval » de Chrétien de Troyes*, Paris, Champion, 1976 ; M. Léonard, *Concordancier du « Conte du Graal » de Chrétien de Troyes*, d'après l'éd. F. Lecoy, Paris, Champion, 1998 (CEDEROM).

Manuscrits : outre les notices données dans les éditions citées, voir A. Micha, *La tradition manuscrite des romans de Chrétien de Troyes*, Genève, Droz, 1966, que l'on complétera par *The Manuscripts of Chrétien de Troyes*, éd. par K. Busby, T. Nixon, M. Alison Stones et Lori J. Walters, 2 vol., Amsterdam, Rodopi, 1992.

CHOIX D'ÉTUDES SUR LA MATIÈRE ET LES SOURCES
DU CONTE DU GRAAL ET SUR LA LÉGENDE DU GRAAL

M. Blaess, « Perceval et les Illes de Mer », dans *Mélanges J. Lods*, Paris (ENSJF, n° 10), 1978, p. 69-77 ; J. Grisward, « Des Scythes aux Celtes, le Graal et les talismans royaux des Indo-Européens », dans *Artus*, n° 14, 1983, p. 15-22 ; J.-Cl. Lozac'hmeur et Shigemi Sasaki, « A propos de deux hypothèses de R. S. Loomis : Éléments pour une solution de l'Énigme du Graal », dans *Bulletin bibliographique de la société internationale arthurienne*, XXXIV, 1982, p. 279-320 ; J.-Cl. Lozac'hmeur, « Origines celtiques des aventures de Gauvain au pays de Galvoie dans *Le Conte du Graal* de Chrétien de Troyes », dans *Actes du XIV^e Congrès international arthurien*, 2 vol. Rennes, 1985, p. 406-422 et « Du héros civilisateur à Perceval ou les transpositions successives d'un mythe », dans *Bien dire et bien apprendre*, n° 13, 1996, p. 133-143 ; *Lumière du Graal*, sous la dir. de René Nelli, *Cahiers du Sud*, Paris, 1951 ; R. S. Loomis, *Arthurian Tradition and Chrétien de Troyes*, New York, 1949, reprint Octagon Books, New York, 1982, et *The Grail, from Celtic Myth to Christian Symbol*, Cardiff et New York, 1963 ; Jean Marx, *La Légende arthurienne et le Graal*, Paris, PUF, 1952 ; *Les Romans du Graal dans la littérature des XII^e et XIII^e siècles*, Paris, CNRS, 1956. Voir également les mises au point sur l'origine de la légende et les différentes interprétations proposées dans J. Frappier, *Chrétien de Troyes et le mythe du Graal*, ouvr. cité, p. 164-212, et dans *Autour du Graal*, Genève, Droz, 1977 (notamment l'article sur « Le Graal et ses feux divergents »).

CHOIX D'ÉTUDES GÉNÉRALES SUR CHRÉTIEN DE TROYES

Amour et chevalerie dans les romans de Chrétien de Troyes, éd. D. Quéruel et J.-C. Vallecalle, Paris, Les Belles Lettres, 1995 ; M.-L. Chénierie, *Le Chevalier errant dans les romans arthuriens en vers des XII^e et XIII^e siècles*, Genève, Droz, 1986 ; F. Dubost, *Aspects fantastiques de la littérature narrative médiévale (XII^e-XIII^e siècles)*. *L'Autre, l'Ailleurs, l'Autrefois*, Paris, Champion, 1991 ; *Chrétien de Troyes*, n° 642, octobre 1982, de la revue *Europe* ; J. Frappier, *Chrétien de Troyes. L'homme et l'œuvre*, Paris, Hatier, 1957, réimpr. 1969 ; P. Gallais, *Dialectique du récit médiéval (Chrétien de Troyes et l'hexagone logique)*, Amsterdam, Rodopi, 1982 ; P. Haidu, *Aesthetic Distance in Chrétien de Troyes. Irony and Comedy in Cligès and Perceval*, Genève, Droz, 1968 ; K. Halász, *Structures narratives chez Chrétien de Troyes*, Debrecen, 1980 ; D. Kelly (éd.), *The Romances of Chrétien de Troyes. A Symposium*, Lexington, French Forum

Publishers, 1985 ; E. Köhler, *L'Aventure chevaleresque. Idéal et réalité dans le roman courtois*, Paris, Gallimard, 1974 (pour la trad. franç.) ; N. J. Lacy, D. Kelly, K. Busby (éd.), *The Legacy of Chrétien de Troyes*, 2 vol., Amsterdam, Rodopi, 1987-1988 ; N. J. Lacy, *The Craft of Chrétien de Troyes. An Essay on Narrative Art*, Leiden, Brill, 1980 ; D. Maddox, *The Arthurian Romances of Chrétien de Troyes : Once and Future Fictions*, Cambridge University Press, 1991 ; C. Méla, *La Reine et le Graal : la conjointure dans les romans du Graal de Chrétien de Troyes au livre de Lancelot*, Paris, Le Seuil, 1984 ; P. Ménard, *Le Rire et le sourire dans le roman courtois en France au Moyen Age (1150-1250)*, Genève, Droz, 1969 ; P. Nykrog, *Chrétien de Troyes. Romancier discutabile*, Genève, Droz, 1996 ; Rupert T. Pickens (éd.), *The Sower and his Seed. Essays on Chrétien de Troyes*, Lexington, French Forum Publishers, 1993 ; *Réception critique de l'œuvre de Chrétien de Troyes*, numéro de la revue *Œuvres et Critiques* (5/2, 1981) ; K. D. Uitti (avec Michelle A. Freeman), *Chrétien de Troyes Revisited*, Twayne Publishers, New York, 1995.

CHOIX D'ÉTUDES SUR LE CONTE DU GRAAL

- B. Cazelles, *The Unholy Grail, A Social Reading of Chrétien de Troyes's Conte du Graal*, Stanford University Press, Stanford, California, 1996 ; *Chrétien de Troyes et le Graal* (Colloque arthurien de Bruges), Paris, Nizet, 1984 ; « *Le Conte du Graal* » de Chrétien de Troyes, éd. C. Lachet, Paris, L'École des Lettres, 1996 ; R. Dragonetti, *La Vie de la lettre au Moyen Age (Le Conte du Graal)*, Paris, Éd. du Seuil, 1980 ; F. Dubost, « *Le Conte du Graal* » ou l'art de faire signe, Paris, Champion, 1998 ; J. Frappier, *Chrétien de Troyes et le mythe du graal. Étude sur Perceval ou le Conte du Graal*, Paris, SEDES, 1972, 2^e éd. complétée par J. Dufournet, 1979 ; P. Gallais, *Perceval et l'initiation. Essais sur le dernier roman de Chrétien de Troyes, ses correspondances « orientales » et sa signification symbolique*, Paris, Les Éditions du Sirac, 1972 ; P. Le Rider, *Le Chevalier dans « Le Conte du Graal »*, Paris, SEDES, 1978, 2^e éd., 1996 ; C. Méla, *Blanchefleur et le saint homme ou la semblance des reliques*, Paris, Le Seuil, 1979 ; R. T. Pickens, *The Welsh Knight. Paradoxality in Chrétien's Conte del Graal*, Lexington, French Forum Publishers, 1977 ; *Polyphonie du Graal*, textes réunis par D. Hüe, Paradigme, Orléans, 1998 ; J. Ribard, *Du philtre au graal. Pour une interprétation théologique du « Roman de Tristan » et du « Conte du Graal »*, Paris, Champion, 1984 ; A. Saly, *Images, structure et sens. Études arthuriennes*, Aix-en-Provence, CUERMA, 1994 (*Senefiance*, 34) ; M. Szkilnik, *Perceval ou le Roman du Graal de Chrétien de Troyes*, Paris, Gallimard (« Foliothèque »), 1998 ; G. Vial, « *Le Conte du Graal* », sens et unité. La « Première Continuation », texte et contenu, Genève, Droz, 1987.

